peu, ils parcoururent 57 lieues desquelles l'Amiral ne déclara que 45. La mer était calme et lisse. « Grâces en soient rendues à Dieu », écrit-il.

L'air était très doux et tempéré ; d'herbe point ; beaucoup d'oiseaux et de mouettes ; plusieurs poissons volants tombèrent sur le navire.

Samedi 6 octobre.

Ils naviguèrent au Ponant et firent en tout 40 lieues que l'Amiral déclara 33.

Pendant la nuit Martin Alonso dit qu'il serait bon de naviguer en direction du Sud-Ouest ; mais il parut à l'Amiral que Martin Alonso disait cela dans l'intention d'atteindre l'Île de Cipango tandis que lui pensait que s'ils changeaient de route ils ne pourraient toucher terre aussi vite et qu'il était préférable d'aller d'abord vers la terre ferme et ensuite aux îles.

NOUVELLE DÉSILLUSION ET CHANGEMENT DE ROUTE.

Dimanche 7 octobre.

Il tint sa route du Ponant. Pendant deux heures les navires coururent à raison de 12 milles à l'heure et puis de 8 ; ils parcoururent jusqu'à une heure avant le coucher du soleil une distance de 23 lieues et l'Amiral dit aux matelots en avoir fait 18.

Au lever du soleil, la caravelle *Niña*, qui était en tête parce qu'elle voguait bien, hissa l'étendard à son grand mât et tira un coup de bombarde en avertissement de ce qu'ils avaient découvert la terre, parce qu'ainsi en avait ordonné l'Amiral (1). (Et les trois navires se portèrent en avant le plus rapidement qu'ils purent pour apercevoir la terre et mériter les récompenses que les Souverains avaient promises à celui qui la verrait le premier.) L'Amiral avait en effet ordonné que, tant au lever qu'au coucher du soleil, les trois

(1) D. Fernando déclare qu'au lever du soleil « on vit apparence de terre vers le Ponant mais que personne ne voulut être celui qui avait vu car la forme était fort incertaine », — et cela pour ne pas perdre les présents promis à celui qui verrait la terre le premier et ensuite « pour empêcher qu'à tout moment on ne vint donner de faux espoirs en annonçant faussement *terre ! terre !* on avait prévu une punition pour celui qui dirait l'avoir vue si ses dires ne se vérifiaient pas dans les trois jours ». Ceux de la *Santa Maria* ne se risquèrent pas à crier victoire, mais ceux de la *Niña* « estimant que c'était sûrement la terre, tirèrent un coup d'artillerie et hissèrent le pavillon », ce qui était la façon dont se devait annoncer l'apparition de la terre.

bâtiments devaient se réunir parce que, à ces heures-là, par suite de la raréfaction de la brume, il est plus facile de voir loin.

Comme, ni le jour ni le soir, ils ne virent pas la terre que les marins de la *Niña* avaient cru découvrir, et comme une grande multitude d'oiseaux volait du Septentrion vers le Sud-Ouest, ce pourquoi il y avait lieu de croire qu'ils se rendaient à terre pour passer la nuit ou qu'ils fuyaient peut-être l'hiver qui devait s'annoncer dans les pays d'où ils venaient, et comme l'Amiral savait que la majeure partie des îles que les Portugais possédaient avaient été découvertes en suivant le vol des oiseaux, il consentit pour cela à abandonner la route du Ponant et à mettre le cap sur l'Ouest-Sud-Ouest dans l'intention d'aller, pendant deux jours, dans cette direction.

L'Armada prit la nouvelle route une heure avant le coucher du soleil et ne parcourut pas plus de 5 lieues pendant toute la nuit ; en ayant fait 23 pendant le jour, cela donnait 28 lieues.

Lundi 8 octobre.

Ils naviguèrent à l'Ouest-Sud-Ouest et avancèrent, de jour et de nuit, de 11 lieues et demi ou 12 et il semble qu'ils parcoururent d'une traite pendant les heures de nuit 15 milles à l'heure, si le *Journal* ne s'est pas trompé. Ils trouvèrent la mer placide comme le fleuve de Séville. « Grâce à Dieu » dit l'Amiral, « l'air est assez doux et comme en avril à Séville et c'est un plaisir de le respirer tant il est parfumé. »

L'herbe apparut, mais fraîche, et beaucoup d'oiseaux des champs (et ils en prirent un) qui volaient vers le Sud-Ouest : des corneilles, des canards et un pélican (1).

(1) « Mais l'anxiété et le désir de voir la terre étaient désormais si grands qu'ils n'ajoutaient plus foi à aucun indice. » (F. COLOMBO, I, p. 158.)

Mercredi 9 octobre.

L'Amiral navigua au Sud-Ouest en parcourant 5 lieues. Le vent changea et il courut vers le Ponant quart de Nord-Ouest, et avança de 4 lieues ; dans l'ensemble, il fit 11 lieues durant le jour et 22 et demi la nuit ; il annonça 17 lieues aux hommes. Pendant toute la nuit ils entendirent passer des oiseaux.

Mercredi 10 octobre.

Il tint la route de l'Ouest-Sud-Ouest. Ils faisaient 10 milles à l'heure, par moment 12, d'autres fois 7. Il parcourut de jour et de nuit 59 lieues, mais il n'en porta pas plus de 44 en compte.

A ce moment les hommes se lamentèrent sur la longueur du voyage qui leur devenait intolérable. Mais l'Amiral les remonta le mieux qu'il pût et leur rappela les gains qu'ils pourraient se procurer ; et il ajouta qu'il était inutile de se quereller, parce qu'il avait décidé d'aller aux Indes et qu'il entendait poursuivre son voyage jusqu'à ce que, avec l'aide de Dieu, il réussit à les atteindre.

TERRE ! TERRE !

Jeudi-Vendredi 11-12 octobre.

L'Amiral navigua vers l'Ouest-Sud-Ouest par grosse mer, ce qu'il n'avait jamais eu pendant tout le voyage. Ils virent plusieurs pétrels et des joncs verts passer près du navire (1).

Les hommes de la caravelle *Pinta* aperçurent un bambou et un bâton, repêchèrent un autre bâton travaillé avec un instrument en fer, à ce qu'il semblait ; et ils virent encore un morceau de bambou et de l'herbe différente de celle de mer, et qui pousse sur la terre, et une planchette. De leur côté, ceux de la *Niña* virent d'autres indices de la terre et une branche d'épine chargée de fruits rouges (2). A la vue de ces indices, tous se sentirent soulagés et joyeux.

Ce jour-là, jusqu'au coucher du soleil, ils parcoururent 27 lieues.

Après le coucher du soleil, l'Amiral reprit sa route de l'Occident. Ils couraient à 12 milles à l'heure et jusqu'à 2 heures de la nuit, ils avaient fait 90 milles, soit 22 lieues et demie ; et parce que la caravelle *Pinta* était plus rapide que les deux autres caravelles et précédait l'Amiral, elle découvrit la terre et fit les signaux que l'Amiral avait ordonnés.

Celui qui vit le premier la terre fut un marin qui s'appelait Rodrigo de Triana, nonobstant que l'Amiral, à 10 heures du soir, se tenant sur le château de poupe, eut aperçut une

(1) « Comme si depuis peu de temps on venait de couper les tiges au ras des racines. » (LAS CASAS, *Histoire...*, I, p. XXXIX.)

(2) « Laquelle paraissait avoir été fraîchement coupée. » (F. COLOMBO, I, p. 159.)

lumière (1). Mais la chose était tellement vague qu'il n'osa affirmer que ce fût la terre ; pourtant, il appela Pero Gutierrez, confident du Roi, et lui dit qu'il lui paraissait voir une lumière et que lui-même regardât aussi, et celui-ci le fit, et il la vit ; il dit la même chose à Rodrigo Sanchez de Ségovie que le Roi et la Reine avaient envoyé sur l'Armada en qualité d'inspecteur (2) lequel ne vit rien parce qu'il ne se trouvait pas en position de pouvoir voir. Après que l'Amiral eut parlé, on vit cette lumière encore une fois ou deux ; et c'était comme une mauvaise chandelle de cire qui s'élevait et s'abaissait, ce qui aurait paru à bien peu comme étant un indice de la terre ; toutefois l'Amiral était certain de se trouver proche d'elle.

Ce pourquoi, quand les hommes dirent le « *Salve Regina* » que tous les marins ont coutume de réciter et de chanter à leur façon, et que tous firent silence, l'Amiral leur demanda et leur conseilla de faire bonne garde sur le château de proue et de faire attention à l'apparition de la terre, et au premier qui lui dirait qu'il voyait la terre il ferait don tout de suite d'une veste de soie, sans préjudice des autres récompenses que les Souverains avaient promises c'est-à-dire de dix mille maravedis de pension perpétuelle.

A 2 heures du matin, apparut la terre dont ils étaient éloignés d'environ deux lieues. Ils carguèrent toutes les voiles et avancèrent seulement avec la grande, et ils se mirent en panne, attendant jusqu'au lever du jour du vendredi, lorsqu'ils arrivèrent devant une petite île des Lucaie que, dans la langue des Indiens, on appelle *Guanahani*.

Ils virent des gens nus et l'Amiral se rendit à terre avec la barque armée, en compagnie de Martin Alonso Pinzon

(1) « A terre », ajoute D. Fernando.

(2) « Veedor ».

et de Vincente Yañez son frère, qui était capitaine de la *Niña*. L'Amiral déploya la bannière royale et les deux capitaines portaient deux bannières avec la croix verte que l'Amiral tenait sur tous les navires comme insignes et qui avaient un F et un Y (1) et au dessus de chaque lettre une couronne, une d'un côté de la croix et une de l'autre. Quand ils débarquèrent, ils virent des arbres très verts, beaucoup d'eau et des fruits de diverses espèces.

L'Amiral appela les deux capitaines et les autres qui avaient sauté à terre, et Rodrigue d'Escobedo, notaire de toute l'Armada, et Rodrigue Sanchez de Ségovie, et il leur dit qu'ils lui rendissent foi et témoignage de ce que, en présence de tous, il prenait possession, comme de fait il le faisait, de la dite île pour le Roi et pour la Reine ses Souverains, faisant les proclamations de droit comme on le lit avec plus de détails dans les actes qui furent rédigés là (2) par écrit.

(1) Les initiales des deux Souverains : « Fernando e Ysabel ».

(2) On lit dans le livre de D. Fernando Colombo que : « Ayant tous rendu grâces à Notre Seigneur, agenouillés sur la terre, et s'étant embrassés avec des larmes de joie pour l'immense grâce qu'Il leur avait faite, l'amiral se leva et donna pour nom à cette île celui de *San Salvador* ; — et après la cérémonie de prise de possession au nom des Rois catholiques, les Chrétiens le reconnurent pour amiral et vice-roi et lui jurèrent obéissance comme à quelqu'un qui désormais représentait la personne de leurs Altesses les Souverains, avec tant d'allégresse et de joie comme il était juste qu'après une telle victoire ils en ressentissent, lui demandant tous pardon pour les injures que par peur et par inconstance, ils lui avaient faites. »

Selon le fils du Découvreur, le 11 octobre, dès qu'il fit nuit et après que les marins eurent dit le « *Salve Regina* » Colomb ayant compris que la terre était proche, les avertit de la prochaine découverte et les engagea à une vive vigilance ; deux heures avant minuit il vit la lumière à terre et deux heures après minuit Rodrigue da Triana vit le premier la terre elle-même.

Tout aussitôt des hommes accoururent de tous les points de l'île. Ce qui suit sont les mots textuels de l'Amiral, écrits par lui sur le livre de son premier voyage et de sa découverte des Indes.

« Moi, dit-il, dès que j'eus reconnu que c'était une race qui se serait sauvée et convertie à notre sainte religion plus par la douceur que par la force, je fis cadeau à quelques-uns de ces hommes, dans le but d'en faire des amis, de quelques bérêts rouges et colliers de verre qu'ils se passaient au cou et d'autres petites choses de peu de valeur dont ils eurent beaucoup de plaisir ; et ils devinrent si bien nos amis que c'en était une merveille. Puis, ils venaient ensuite en nageant vers les barques des navires dans lesquelles nous étions, et y apportaient des perroquets, des fils de coton en pelotes, des sagaies et d'autres choses qu'ils échangeaient avec d'autres que nous leur donnions, tels des perles de verre et des grelots. En somme, ils donnaient et prenaient tout de bonne volonté ; mais il me parut qu'ils étaient gens démunis de toutes choses.

» Ils vont nus comme leur mère les a mis au monde, y compris les femmes, et l'une d'elles était assez jeune. Et tous ceux que je vis étaient très jeunes, au point qu'il n'y en avait pas un qui eut plus de 30 ans, et ils sont tous assez bien faits, très beaux de corps et de physionomie agréable. Ils ont les cheveux épais presque comme des crins de chevaux, courts et retombants sur les cils, sauf quelques touffes qu'ils rejettent en arrière et qu'ils conservent longues sans jamais les raccourcir. Quelques-uns se peignent en gris (et ceux-ci sont de la couleur des Canariens, ni noirs ni blancs), d'autres en blanc ou en rouge ou en une autre couleur ; les uns se peignent le visage, d'autres tout le corps, ou seulement les yeux, ou seulement le nez.

» Ils ne portent pas d'armes et ne les connaissent même pas : je leur montrai des épées et, comme par ignorance, ils

les prenaient par le tranchant, ils se coupèrent. Ils n'ont aucune sorte d'instrument en fer. Leurs sagaies sont de longs bâtons sans pointe de fer ; certaines ont, à l'extrémité, une dent de poisson, d'autres un corps dur quelconque. Généralement ils sont d'une belle stature, ont les mouvements gracieux et sont bien faits.

» J'en vis quelques-uns qui portaient des traces de blessure sur le corps et je leur demandai, à grand renfort de gestes, ce que cela signifiait ; ils me firent comprendre comment d'autres hommes étant venus chez eux des îles voisines avec l'intention de les capturer, ils s'étaient défendu. Et j'ai cru et je crois que ces hommes arrivaient ici de la terre ferme pour les prendre et les réduire en esclavage. Ils doivent être de bons et habiles serviteurs parce que j'observe qu'ils répètent vite ce que je leur dis, et je vois aussi qu'ils peuvent devenir facilement chrétiens puisqu'il me semble qu'ils n'appartiennent à aucune secte. S'il plaît à Notre Seigneur, quand je partirai d'ici, je prendrai avec moi six de ces hommes pour les conduire à Vos Altesses afin qu'ils apprennent à parler le castillan. Dans cette île je n'ai vu d'animaux d'aucune espèce, sauf des perroquets. »

Tels sont tous les mots de l'Amiral.

VIE ET MŒURS DES INDIENS

Samedi 13 octobre.

« Au lever du jour, arrivèrent sur la plage une quantité d'hommes, tous jeunes comme j'ai dit, et tous de belle stature et assez beaux. Leurs cheveux ne sont pas crépus, mais lisses et gros comme des crins de cheval. Ils ont le front et la tête assez bien plus larges que ceux des autres races que j'ai visitées jusqu'à présent, et les yeux très beaux et grands. Ces hommes ne sont aucun de couleur noire, mais ils ont la couleur des Canariens (1) (il ne peut en être autrement parce que cette île-ci se trouve au Ponant, sur la même latitude que l'Île du Ferrol) ; les jambes sont généralement très droites et ils ont le ventre mince et bien fait.

» Ils vinrent vers mon navire sur des barques (2) faites d'une seule pièce avec un tronc d'arbre et remarquablement travaillées pour ce pays, certaines grandes au point de contenir jusqu'à 40 ou 45 hommes et d'autres petites qui ne portaient qu'un seul homme. Ils ramaient avec des rames semblables à des palettes de four avec lesquelles ils enlevaient les barques si rapidement que c'en était une merveille ; et si quelque barque se renversait, tous se jetaient à la nage, la remettaient à flots et avec des écuelles qu'ils portaient sur eux, la vidaient de l'eau embarquée. Ils apportaient des pelotes de coton filé, des perroquets, des sagaies et autres petites

(1) « De couleur olivâtre, comme les Canariens (habitants des Îles Canaries) ou les paysans brûlés par le soleil. » (F. COLOMBO, I, p. 168.)

(2) Colomb écrit : *almadias*, nom arabe des pirogues.